

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 17

Artikel: Ce bon vieux Lausanne
Autor: Reymond, Maxime
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CE BON VIEUX LAUSANNE

SOUS le titre de *Vieux quartiers, nouveaux quartiers*, M. Maxime Reymond, archiviste cantonal, a fait une conférence des plus intéressantes à la Société pour le développement de Lausanne. Nous en extrayons les passages suivants, qui intéresseront assurément nos lecteurs.

* * *

C'est au XVIII^{me} siècle que la banlieue de Lausanne se couvre peu à peu de maisons de plaisance, ses bourgeois voulant être mieux à leur aise. De 1670 à 1837, divers plans marquent cette évolution. Il existe rien de semblable en 1670. Il n'y en a qu'une, à Montriond, en 1723, et la première maison de Mon Repos fut construite peu de temps après. Les autres bâtiments de la banlieue sont de simples maisons de ferme. Il faut attendre le milieu du XVIII^{me} siècle, l'influence du culte de la nature mis à la mode par J.-J. Rousseau, pour que l'on voie sortir de terre les châteaux de Venues, de Bethusy, de Bellevue, de Beaulieu, des Bergières. Il en est de même, comme Mont-Choisi, Prélaz, l'Élysée, le Denantou, qui ne datent que du XIX^{me} siècle.

Quelques-unes de ces maisons ont un intérêt historique. Montriond fut construit par le contrôleur de Crousaz, le cauteleux ami du major Davel; le Dr Tissot le posséda, et Voltaire y habita pendant trois ans. Napoléon, reçu à Beau Séjour, dina à Villamont chez le banquier de Haller. Ses frères exilés, les rois de Hollande, d'Espagne et de Westphalie, trouvèrent asile à la Vuachère et à la Rosière. Une reine de Suède fut propriétaire de Villamont; la reine Catherine de Westphalie mourut à Beausite. Construit au milieu du XVIII^{me} siècle, le château de Beaulieu fut la résidence de Necker et de sa fille, Mme de Stael; sa femme, Suzanne Curchod, y mourut; on y vit plus tard un des compagnons de Napoléon, le maréchal Perrin, duc de Bellune. Le général de Charrette habitait Sainte-Luce, en 1848, comme, pendant la Révolution, l'écrivain Joseph de Maistre avait habité la maison du café de la Glisse. Les châteaux de Bethusy et de Bellevue furent construits par une famille de réfugiés du nom d'Huc, dont les descendants sont titrés aujourd'hui en Allemagne de comtes de Bethusy-Huc. Les de Crousaz se qualifièrent de seigneurs de Prélaz et un Loys de comte de Venues.

La société aristocratique qui y vivait — celle-là même qu'on appela la société de Bourg — était élégante et maniérée. Fréquentée au XVIII^{me} siècle par la noblesse française, anglaise et allemande, attirée comme aujourd'hui par la douceur du climat et l'excellence des médecins, cette société de Bourg brillait d'une vie factice et souvent peu intéressante. J'ai relu, ces jours derniers, quelques-unes des lettres qu'écrivaient sur la vie lausannoise quelques notables des années qui précéderent la Révolution. Le même mot y revient dans toutes : c'est qu'à Lausanne on s'amusaît énormément.



L'ŒUF D'OR

III

— Tout ça est bel et bon, grommela David, mais avant de choisir sa vie, il faudrait sortir de ce salané rocher. Elle me plante là sans rimés, ni couplets, cette fée.

Ce disant il cachait le talisman d'or dans sa poche et examinait, une fois de plus, les parois de la rotonde, espérant encore découvrir quelque porte, jusqu'alors inaperçue. Et voici que, peu à peu, ces murs de roc parurent se désagréger, s'affaïsser. La lumière devint vive et blanche. — lumière de plein

jour. L'air se fit plus frais. Une légère brise souffla, apportant, de très loin, une rumeur qui, rapidement grandit : tambours, clairons, canonnades. Et cette rumeur trouvait en David Durgniat un écho. Sa pensée se modifiait. Sa mémoire, amplifiée, lui montrait des événements nouveaux, dont il ne fut pas surpris. A croire presque, il les avait réellement vécus. C'étaient des combats, des charges, des faits de guerre, des aventures de gloire. Et, soudain, il se vit et se sentit à cheval, en uniforme, le sabre au clair. Alors, très droit sur sa selle, David Durgniat regarda derrière lui, et ses yeux s'éclairèrent d'orgueil. D'abord, l'état-major, brillant, doré, empanaché, caracolant et superbe. Puis, à perte de vue, les bataillons, les escadrons, les batteries avec le scintillement des armes fourbues et l'envolée des étendards — croix d'argent sur champ de gueule — flottant à la brise : l'armée, en un mot, l'armée victorieuse. Alors, haut la tête, le général Durgniat mit son cheval au pas, son cheval dont la crinière était enrubannée et le poitrail fleuri de roses. Il le mit au pas et marcha vers la ville, tandis que, sur les remparts, l'artillerie tonnait pour accueillir le vainqueur. Et il passa par les grandes rues pavées, aux maisons embellies de feuillage et de palmes. Il passa; et, des fenêtres, des balcons, des terrasses enguirlandées, où souriaient les femmes jolies, des couronnes tombaient et des baisers, cependant que de la foule montait un cri, toujours le même : « Vive Durgniat ! Vivat ! Vivat ! » Et le général saluait de l'épée.

Ainsi, il arriva au palais de la ville où le Conseil le reçut en grand honneur. Puis, ayant écouté les paroles louangeuses, David Durgniat se retira dans un salon tranquille pour prendre quelque repos.

Mais, comme il s'asseyait dans un fauteuil, toutes les choses passées, lointaines et récentes, s'effacèrent de son souvenir, remplacées, soudain, par des pensées nouvelles. Même la fatigue disparut et David Durgniat ne resta pas assis. Au contraire, un besoin d'agir l'enfiévrât. Il arpenta, de long et large, la vaste pièce sévèrement meublée : Cabinet de travail, bibliothèque ou quelques tableaux de grands maîtres et quelque bronze de choix mettaient une note d'art ennemi de toute bimbeloterie. Rien de clinquant. Durgniat, lui-même, était alors sombrement vêtu d'un habit noir à boutons d'or, d'une culotte de satin, d'un gilet de soie brochée sur lequel ondulait un jabot de dentelle, et chaussé de bas de soie et d'escarpins vernis. Tenue de ville d'un homme grave à cette époque. Le banquier Durgniat n'était pas une plaisanterie. On le citait comme exemple de sang-froid et de calme parfait. Toutefois, ce jour-là, il paraissait nerveux. C'est qu'il jouait alors une partie considérable, non seulement comme enjeu matériel, mais encore, mais surtout, comme enjeu d'amour-propre.

Chef d'un groupe international de financiers très puissants, David Durgniat régnait, pour ainsi dire, sur la banque mondiale. Or, depuis deux mois, des conférences se poursuivaient entre ce groupe et le gouvernement d'une monarchie absolue désireuse d'emprunter six milliards. Seul, Durgniat et ses alliés pouvaient satisfaire à pareil désir. Il le savait et, chef non moins absolu que le monarque besogneux, il posait des conditions : garanties politiques et économiques de sa patrie, améliorations intérieures, réformes diverses et urgentes dans le pays emprunteur... Le gouvernement de ce pays avait, de prime abord, refusé. Puis, le besoin d'argent se faisant de plus en plus tyrannique, on avait mis les opuces partiellement, mais, David Durgniat, inébranlable, maintenait la totalité de ses exigences. Il se sentait le maître de l'heure et attendait, de minute en minute, l'adhésion définitive, complète.

Un secrétaire entra, présentant un pli.

— De Son Excellence l'ambassadeur de Slavie.

Durgniat, sans hâte visible, mais cependant ému, rompit le cachet, lut rapidement et, avec un léger sourire de dédain pour le vaincu, il dit :

— Répondez, par dépêche, à Son Excellence que nous signons, ce soir, à l'hôtel de l'Ambassade.

L'autocrite s'était résigné. La couronne s'inclinait devant le coffre-fort et David Durgniat imposait sa volonté au maître d'un empire. C'était le triomphe. Froidement, le banquier agita une petite sonnette d'argent. L'huissier de service entra :

— Ces messieurs du Conseil des mines sont-ils réunis ?

— Ils attendent Monsieur dans la salle des délibérations.

— Merci.

Seulement, comme à regret, David Durgniat s'achemina vers la porte. Au moment de sortir, il se retourna pour regarder une fois encore son cabinet, puis, avec un soupir, il souleva la tenture...

Une salle de délibérations ? Non pas, mais un laboratoire très simple : des tables de sapin couvertes de cornues, d'éprouvettes, de ballons en verre, de creusets, de petits fourneaux, d'instruments de physique et de chimie; aux murs des rayons de volumes fatigués, souvent consultés, souvent utilisés, des tableaux noirs; tout le matériel d'études et d'expériences d'un savant modeste et laborieux. Et, autour de ces tables, un édifice de jeunes gens surveillant des combinaisons, préparant des mélanges, compulsant des notes... David Durgniat, très vieux, les cheveux blancs et longs, la taille courbée, entra, disant :

— Bonjour, mes amis.

Et les élèves répondirent :

— Bonjour, maître.

L'un, d'eux ajouta, plus familier, préféré peut-être :

— C'est un grand jour, un très grand jour.

Le vieillard sourit.

— Qui sait ? Je crois avoir tout prévu, mais la science est capricieuse. Cependant, je lui fus toujours fidèle... n'est-ce pas ?... Et mon amour mérite, peut-être, une récompense.

— Vous l'aurez, maître.

Tous s'étaient instinctivement rapprochés d'un petit creuset qui, à l'écart, sur une table isolée, refroidissait dans un vase plein d'eau. Une cloche de verre recouvrait vase et creuset.

— Si j'ai bien calculé, messieurs, continua le professeur Durgniat, la transmutation doit être accomplie et ce qu'avait, peut-être, découvert le mystérieux Nicolas Hamel est, aujourd'hui, réalisé. Le creuset doit contenir une pépite... ou, alors, je me suis trompé et ma formule a menti. Veux-tu, André, toi qui es le plus jeune, enlever la cloche de verre et découvrir le creuset. Ma main tremble trop pour ce faire.

(A suivre.)

Paul AMIGUET.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

A « La Veveysanne ».

Samedi 25 mars, la Société des Vaudoises « La Veveysanne », sous la direction de M. Waldner, a donné, en collaboration avec la Société de Gymnastique « Pro Patria » de Corsier et l'orchestre Stegfried, sa soirée annuelle au Théâtre de Vevey.

Les productions montrèrent que l'on ne se lassait pas de travailler au sein de la Veveysanne; elles témoignèrent aussi beaucoup de bonne volonté et de courage.

Les chœurs donnèrent à la soirée la note gaie qui lui convenait. Relevons surtout le premier « La Veveysanne » mis en musique par M. Waldner, dans lequel nos charmantes Vaudoises chantèrent si bien leur noble devise : « Un cœur, Une Patrie ».

Les productions de gymnastique exécutées sous la direction de M. Gentilini, moniteur-chef, furent rendues d'une manière impeccable.

Un fort joli ballet, réglé par M. René Perrin, clôtura avec succès cette soirée.

Il convient aussi de relever l'événement qui a marqué le début de cette soirée. Il s'agissait d'une surprise : La présentation du fanion de la Veveysanne qu'offrait Mme Yvonne Pouly, présidente d'honneur. En termes émus elle remit entre les mains de Mme Gavillet, présidente actuelle, ce magnifique fanion frangé d'or, portant d'un côté les insignes de la Société (écusson jaune et bleu) et de l'autre les couleurs vaudoises et la devise de la Veveysanne : « Un cœur — Une Patrie ».

C'est avec émotion aussi qu'elle témoigne l'attachement qu'elle porte à la Société dont elle fut l'âme et pour laquelle son dévouement a été sans pareil qu'elle souhaite, et c'est là, dit-elle, mon vœu le plus cher et ce sera mon plus grand bonheur, qu'elle souhaite que le drapeau rassemble dans ses plis toutes les joies passées ou futures de la Veveysanne.

Après cette touchante cérémonie, Mme Gavillet, présidente, fit part, dans un bref exposé, du travail